



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

# LE BARBELÉ LE PLUS SÉVÈRE

" **Ceux de l'an 40** ", par Célestin LAVABRE  
(Edit. Subervie — Rodez, 1981)

Un livre directement issu d'un « paquet de notes, un carnet, et surtout le calendrier rédigé au jour le jour permettant, trente-cinq ans après, d'écrire avec précision et détails, tout ce qui s'est passé durant ces 20 premiers mois de captivité », augmenté d'un matériau pour la suite des jours, sauvé par les circonstances, l'intelligence et la chance quand tout s'effiloche... d'un empire qui devait durer mille ans.

Des aventures ! Des peines ! Mais aussi les joies de l'amitié, on trouve tout cela en abondance dans les quatre cent cinquante pages de ce beau livre, bien accueilli par la presse à sa sortie — livre hors du commun... écrit avec le cœur autant et plus qu'avec la mémoire..., excellent ouvrage..., remarquable, passionnant, etc., etc. —

—o—

La guerre de 39-40 au 15° R.I.A. voit Célestin LAVABRE agent de liaison sur une Motobécane bloc moteur, 4 chevaux, dans les Alpes d'abord, puis en Alsace, en Lorraine et, pour finir, le front de la Somme et la dure bataille du 4 juin 1940 qui mettait fin aux opérations de réembarquement de Dunkerque. Le 12 juin à 15 h 30 il était capturé près de Saint-Valéry-en-Caux ! Un destin inoubliablement partagé en ce temps-là.

La citation du régiment ruthénois à l'ordre de l'Armée par le général Huntziger ne pouvait plus rien changer au destin. De longues colonnes de soldats battus, humiliés et souffrant mille maux, sont amenées jusqu'au stalag VIA à Hemer, au nord-est de Cologne, en Westphalie. Célestin Lavabre devient le matricule 26.759. L'histoire de sa captivité commence, mais au milieu du cauchemar éveillé où il se débat, l'homme ne désespère pas. Soutenu par sa foi de croyant et de prêtre, il entreprend de résister.

Cette deuxième moitié de l'an 40 fut dure aux prisonniers, moralement et matériellement. Ceux qui la vécurent, disséminés dans le Reich et ses annexes, s'en souviennent encore. L'horizon restait inexorablement fermé, « l'espoir avait bien des ailes, mais il ne se posait nulle part »...

Le travail aux laminoirs terminé sur blessure, c'est pour Célestin le temps du « Revier » à Hemer. Malchanceux lors du premier départ de sanitaires rapatriés, il lui échoit le poste d'infirmier-aumônier, « une tâche consolante, certes, mais souvent bien dure et difficile à accomplir ». La perspective de la mort en exil lui est une interrogation douloureuse : « Comment assister un malade ? Comment le préparer ?... mourir en captivité, loin de ceux qu'on aime... avec la seule aide du prêtre, de l'infirmier ou d'un camarade, comme c'est triste !... » C'est ici un des points forts du livre, le quotidien scrupuleusement noté — des noms ajoutés à d'autres noms, des dates, des âges, des lieux, serrent le cœur. Ce constat local, transposé au territoire entier de la captivité, révélerait une somme de souffrances insoupçonnées et insoupçonnables, même si l'on sait que la mort partout, est de chaque instant.

Ses « résidences de captivité », comme il les nomme, furent nombreuses. Il n'a rien du prisonnier « installé » et il a du caractère — ce qui ne lui vaut pas que des bienfaits... Curieux d'un ailleurs toujours possible, l'obsession de la belle tente et le 18 février 1942 c'est le passage à l'acte, dans la neige et le froid de l'hiver. Perdu dans les rues et les églises d'Aix-la-Chapelle, il échoue à la prison d'Eupen. Quelques mois après, il fera partie d'un important convoi vers Rawa-Ruska. La France s'est davantage éloignée de Célestin Lavabre, une longue période « d'extrême misère » commence... Six mois !

« ...Le camp de Rawa-Ruska était une caserne de cavaliers récemment construite par les Russes, durant les 20 mois d'occupation (1939-1941). L'ensemble était encore un vaste chantier abandonné lors de l'avance allemande. De forme rectangulaire, il mesurait environ 400 mètres de long sur 250 mètres de large. (...) »

Les blocs de gauche, 2 et 4, qui nous étaient destinés, pouvaient contenir chacun, avec leurs lits à étages, de 600 à 800 prisonniers. (...) »

Le gros du logement était constitué par quatre grandes écuries d'environ 60 mètres de long sur 16 mètres de large. Bâties en bois sur un soubassement

en dur, elles étaient séparées en deux parties par un grand vestibule, qui permettait le passage des chevaux, tandis que les extrémités étaient munies de tambours pour l'entrée du personnel. Chaque moitié était également divisée en deux dans le sens de la longueur. Là étaient disposées deux rangées de bat-flanc à quatre étages, se faisant face. Au moment du surpeuplement du camp, c'est dans ces écuries que vont s'entasser près de dix mille prisonniers. (...) »

Au premier coup d'œil on juge des possibilités : quatre bat-flanc superposés, le premier à environ 30 centimètres du sol (il faudra ramper pour passer dessous), les autres étagés de 70 en 70 centimètres. Dès le premier essai on se rend compte que, sur les plans intermédiaires, il n'est pas possible de s'asseoir la tête droite, et il faut y pénétrer à quatre pattes puis s'allonger. (...) »

Un décor qu'aucun P.G. n'aura de mal à imaginer ! Ce chapitre XIII, cent-vingt pages environ, est un deuxième point fort, peut-être même le point fort du livre. L'auteur y parle de déportation, un mot de poids. Il écrit : « La nourriture quotidienne sera à peu de choses près celle servie dans les camps de concentration (on peut la vérifier à Auschwitz où la ration journalière d'un déporté est présentée) et même parfois moindre, en raison de l'éloignement et des difficultés d'approvisionnement. »

Comme dans tous les lieux de faim durant la guerre, à Rawa-Ruska, « certains avec un bout de bois cherchaient encore dans le silo à pommes de terre, tout pourri, quelques tubercules... (au risque) d'y trouver, en creusant profond, le pied d'un soldat russe en décomposition... »

J'ai lu ces pages sur Rawa avec une émotion difficilement contenue — à l'égal de Graudenz et de quelques kommandos disciplinaires « ordinaires ». Mais c'est peut-être la première fois que j'ai noté dans la relation des faits une telle sérénité d'expression et d'écriture. Peine ou joie, espoir ou abandon, vie ou mort, tout est dit d'une voix égale — recto tono —, jamais un mot plus haut qu'un autre. Une observation quasi-clinique des êtres et des choses. De cet apparent détachement de l'auteur devant l'excès du mal qui le confronte quotidiennement, ne concluons pas à l'insensibilité. Son dévouement aux malades, l'amitié et la fraternité, sa foi chrétienne lui auront permis de sublimer ses pulsions les plus naturelles, les plus légitimes. De cette maîtrise, l'écriture du livre se ressent d'autant mieux trente-cinq ans après...

Le 31 octobre 1942 Célestin Lavabre retrouve l'Allemagne à Neubrandenburg, au stalag IIA. Dix jours plus tard il partait en kommando : « travailler, manger, dormir, se succéderont à une cadence régulière et ininterrompue : il n'y avait pas de place pour autre chose ». Au bout de quelques semaines c'est une nouvelle résidence, le kommando VIII 297 (Stalag IIC). La vie au quotidien, le travail dix heures par jour, mais aussi les mille et une astuces des gefangenen pour berner l'Allemand, ajouter au menu et desserrer un peu l'étiau. Bientôt, ce sera à nouveau l'infirmerie du camp, les soins aux malades et l'assistance, là encore, aux mourants français, belges, italiens. A petits pas doublement comptés, dans les bombardements et les mitraillages du front qui se rapprochent de mois en mois, avec crainte et tremblement, comme des centaines de milliers d'autres aux quatre coins du Reich qui s'effondrent, Célestin Lavabre l'indompté, arrive dans cette zone encore indéfinie qui doit ouvrir sur la liberté et où bascule le destin. Le 13 juin 1945 la lumière tant espérée est au bout du tunnel. Le drame est achevé.

C'est très incomplètement que je vous aurai parlé de ce livre superbe et droit, bien écrit, illustré de photos émouvantes. Tiré à cinq mille exemplaires, il doit en rester encore quelques dizaines chez l'auteur : Père Célestin LAVABRE, Saint-Mayure, 12850 Onet-le-Château. 100 francs port compris. N'hésitez pas, écrivez-lui.

J. Terraubella.

Avec l'aimable autorisation de l'auteur, que nous remercions, Le Lien publiera sur trois numéros quelques pages choisies de l'ouvrage.

selon les ordres du tortionnaire... il pouvait durer plus d'une heure !

Un tombereau à quatre roues, recouvert d'une bâche soutenue par des arceaux, tiré par deux chevaux qui conduisait un vieil allemand, assurait le ravitaillement du camp. Le travail terminé, à peu près chaque soir, il pénétrait dans l'enclos russe, pour y recevoir le lot des cadavres de la journée. Le contenu de la paillasse, une paille brisée, remplie de vermine, était vidée au milieu de la cour et brûlée. L'enveloppe avait été ouverte sur une extrémité, l'on y engageait le cadavre nu, et on ficelait ensuite soigneusement. Les prisonniers sans force, devaient se mettre à plusieurs, pour hisser sur la charrette, quinze, vingt, parfois trente cadavres. Ils étaient ensuite amenés dans un champ et déversés dans une fosse commune. Le lendemain, après avoir été saupoudrés de chaux ou de chlore, ils étaient enterrés par leurs camarades.

Un jour nous fûmes témoins d'un affreux spectacle. Dans l'après-midi, le tombereau rempli de rutabagas vint se placer dans notre camp, contre le barbelé de séparation, face à notre bloc III. Deux soldats allemands se mirent à les jeter par dessus le grillage au milieu de cette horde d'affamés, qui comme des chiens furieux essayaient de saisir leur ration, au milieu des cris, des coups, des disputes, chacun voulant avoir son rutabaga, qui peut-être lui permettrait de tenir quelques jours de plus... Juché à une extrémité du véhicule, un officier allemand, l'appareil de photo à la main, prenait l'image qui prouverait, sans doute, que la race slave était bien proche de la bête !

\*\*

Des hommes de corvée, il en partait aussi du camp voisin, occupé par les P.G. russes. Ils n'étaient pas mieux lotis que ceux du stalag VIA : décimés par les privations, ils faisaient pitié à voir.

Un jour, l'un d'eux, tout jeune, peut-être 18 ans, un squelette dans une capote grise trois fois trop grande, tendait la main à travers les barbelés qui nous séparaient. Pour que son geste ait plus de poids, sur un coin il avait découvert l'une des longues caisses en forme de cercueil, situées le long du grillage, et avait fait pendre à l'extérieur la jambe du cadavre qu'elle contenait. Le soir venu, les caisses étaient hissées sur un chariot à bras, le contenu déversé dans une fosse commune, et elles étaient à nouveau rangées à leur place. La vue de ce jeune était d'autant plus pénible que, n'ayant pratiquement plus rien, nous ne pouvions lui apporter le moindre secours.

Quelques jours plus tard, un autre Russe, ayant réussi à pénétrer dans le camp français, sans doute à l'occasion d'une corvée, fit irruption dans notre baraque, et à quatre pattes se mit à courir sous les lits. Il ramassait tout ce qui lui paraissait comestible et le portait à sa bouche, passant le doigt au fond des boîtes de conserve qui traînaient, et léchait le tout, comme une bête affamée... C'était la baraque des évadés, là aussi on n'avait rien à lui donner, mais nous en restâmes suffoqués ! (...) »

Début avril, un placard fut affiché dans les camps. Sur l'ordre de l'O.K.W. (Commandement supérieur de l'armée), daté du 21 mars 1942, des mesures sévères venaient d'être prises, qui officialisaient les rumeurs des dernières semaines. On y lisait ceci :

- « Seront transférés dans le Gouvernement Général, à Rawa-Ruska, au nord-ouest de Lemberg :
- tous les prisonniers français et belges évadés et repris depuis le 1<sup>er</sup> avril 1942 ;
- tous les prisonniers français et belges refusant de travailler ;
- les prisonniers français et belges particulièrement soupçonnés de préparer une évasion ;
- les sous-officiers qui, jusqu'alors volontaires, refusent de travailler doivent compter sur un départ vers l'Est ;
- aucun égard quant à la profession ne sera pris pour le travail effectué à l'Est.

Toute tâche devra être exécutée ».

Ces décisions ne se limiteront pas à ce qui était précisé dans le décret. Pratiquement seront également déportés : les évadés bien avant le 1<sup>er</sup> avril, c'est-à-dire février et mars ; les saboteurs têtus, rouspéteurs, les résistants de tout poil, en un mot tous ceux qui semaient la pagaille au sein du Grand Reich...

Pour compléter ces menaces, quelques jours avant le départ, fut distribué un tract. En voici l'essentiel :

« A tous les prisonniers de guerre !

S'évader n'est plus un sport !

L'Allemagne a toujours respecté la Convention de La Haye, et n'a infligé que des peines disciplinaires aux prisonniers de guerre repris.

L'Allemagne s'en tiendra aussi, à l'avenir, aux règles du droit international.

L'Angleterre, par contre, a étendu la guerre au-delà du combat loyal des soldats du front jusque dans les

**AU VI A...**

**PAUVRES RUSSES**

Le 22 juin 1941, l'Allemagne avait envahi la Russie. Le front rapidement enfoncé, quelques semaines plus tard, des milliers de soldats Russes venaient grossir le nombre des captifs. Au cours de l'été, notre camp en avait accueilli plus d'un millier, et de temps en temps il en arrivait encore. Un bloc avait été isolé avec

**AU VI H...**

du barbelé afin qu'ils ne puissent communiquer avec personne. Chaque jour, des équipes composées des plus valides partaient au travail ; les autres, malades, squelettiques, épuisés par les privations, les brimades et les coups, se mouraient lentement. L'exercice punitif était la « pelote », c'est-à-dire, couché-debout, couché-debout



pays occupés, et même jusqu'aux frontières de l'Allemagne, en engageant des détachements de saboteurs et de terroristes.

.....  
Ainsi l'Angleterre a commencé la guerre des gangsters !

L'Allemagne protégera son arrière, et tout particulièrement son industrie de guerre, et les installations destinées au ravitaillement du front. Il a été créé à cet effet des zones interdites, dites « Todeszonen » (Zones de mort) dans lesquelles toute personne non autorisée est immédiatement abattue. Les prisonniers de guerre évadés qui pénétreront dans ces zones de mort y laisseront leur vie. Ils sont donc constamment menacés d'être pris pour des agents et des groupes de terroristes ennemis.

Aussi, nous vous mettons instamment en garde contre de nouvelles tentatives d'évasion !

S'échapper des camps de prisonniers de guerre comporte maintenant un terrible danger. Les chances de s'en tirer avec la vie sauve sont à peu près nulles.

Tous les détachements de police et de garde ont reçu l'ordre strict de faire immédiatement usage de leurs armes contre tout étranger qui se rendrait suspect sous quelque forme que ce soit.

S'évader n'est donc plus un sport ! »

A la suite de ces déclarations, on peut tout de suite préciser que ces menaces n'arrêteront pas toutes les évasions en pays de l'Est : loin de là ! Mais il faudra un courage héroïque pour tenter quelque chose en cette région où l'on risquera le coup de fusil à chaque pas, et où il ne faudra compter que sur soi...

\*\*

Cette propagande ne nous atteint guère et, malgré le point d'interrogation qu'était pour nous cette déportation, on faisait, comme dit le proverbe, contre mauvaise fortune bon cœur. (...)

## EN ROUTE VERS RAWA-RUSKA

« ...Samedi 2 mai 1942, c'est le troisième jour de ce terrible voyage. Nous sommes en Pologne, nous traversons Oderberg et, pour la première fois, nous faisons une halte importante en un lieu tristement célèbre : Auschwitz.

Vers onze heures, les portes s'ouvrent et tout le monde descend. On agite un peu ses membres endoloris et l'on se prépare à faire le premier repas du voyage, c'est-à-dire à recevoir une louche de bouillon presque chaud. Première préoccupation, trouver un récipient. Il y a quelques boîtes rouillées, peut-être placées là à dessein : chacun se sert rapidement. Les derniers devront faire avec celle de leur camarade, en moins d'une minute la ration étant avalée. Certains, n'ayant rien trouvé, recueillent leur soupe dans leur sabot. Il faut à tout prix profiter du peu qui nous est donné.

Dans ce baquet de bouillon nagent quelques rutabagas. J'ai la chance d'en recevoir un de la grosseur du poing. Il n'a pas été épluché et un côté est avarié, mais qu'importe. Mes deux camarades le contemplant d'un regard envieux. Le coup d'œil habituel est là, il faut partager jusqu'au bout... Pierre prend son couteau, fait trois parts, et chacun en prend une. En compensation, il m'est rendu trois cuillerées de liquide.

Durant les heures d'attente, on essaye de patienter au dehors, mais un temps brumeux et glacial nous invite à trouver refuge dans notre misérable wagon. Et pourtant à l'inconfort s'est ajoutée une autre misère : la puanteur. Malgré les précautions prises, lorsque le wagon penchait du mauvais côté, l'urine a envahi le plancher et, en plus, personne ne veut occuper ces endroits qui dégagent une odeur nauséabonde : il faut se tasser encore.

Quelques années plus tard, on apprendra avec horreur que ce lieu d'Auschwitz a été la capitale des camps d'extermination.

Lors de notre halte, ce samedi 2 mai, nous ne savions pas, heureusement ! Car cela ne nous aurait pas remonté le moral, déjà pas très brillant.

Dans cette vaste gare d'Auschwitz, il y avait bien d'immenses trains remplis d'êtres humains qui stationnaient à quelques dizaines de mètres de notre convoi ; mais, les transports de population étant fréquents, cela ne nous avait pas intrigués outre mesure.

Cependant, dans cette traversée de la Pologne, il nous arriva, au cours de ces longues attentes dans les gares, particulièrement dans le silence de la nuit, d'entendre des pleurs et des gémissements, parfois des cris, des appels, des voix d'enfants, ou des coups frappés aux portes des wagons. Nous ignorions que nous étions dans la zone des camps d'extermination et ces trains en étaient les pourvoyeurs. Entassés comme nous dans des wagons, hommes, femmes, enfants, vieillards, épuisés par les privations et la maladie, ces déportés n'avaient que peu de résistance, et leur lent voyage vers la mort était affreux et terrible.

Le premier convoi de P.G. français et belges, en route vers Rawa-Ruska, était passé par là quinze jours auparavant : ces mêmes plaintes lugubres avaient été également entendues, et aux wagons de ce dernier voyage on avait mis des barbelés aux ouvertures, ce qui permettait, en se hissant, de donner un coup d'œil sur l'extérieur. Des cadavres à moitié nus avaient été vus en plusieurs endroits sur le ballast, tout le long de la voie. Il semble que, lorsque quelqu'un était mort, on s'emparait de ses vêtements et on le balançait par l'ouverture pour avoir un peu plus de place et, par là-même, assainir aussi l'atmosphère et l'ambiance... C'était peut-être une des raisons pour laquelle à notre convoi on avait préféré obturer les ouvertures : l'Allemagne nazie tenait particulièrement à ce que ces agissements criminels restent les plus secrets possible.

Après cette pause, marquée par l'unique et insignifiante distribution de ce voyage vers Cracovie distante d'environ 60 kilomètres, nous reprenons le chemin de l'exil. Le petit repas du soir se termine dans la tristesse : le saucisson est achevé... il n'y a donc plus rien à manger. Au cours de la nuit les arrêts sont longs et nombreux, ponctués par le bruit de ferraille de trains qui filent vers le front de l'Est.

Le dimanche matin nous voyageons encore dans la région de Tarnow, 80 kilomètres après Cracovie. Quelques centimètres de neige couvrent la campagne, et nous apercevons, à travers notre fente-observatoire, des familles, sabots aux pieds, les jambes ficelées dans des chiffons, une couverture sur la tête, cheminant soit sur des chemins boueux, soit sur les bords de la voie, et se dirigeant vers le village voisin, d'où l'on entend les cloches appelant les fidèles à la célébration dominicale.

Quant à nous, on repose dans le silence. L'épuisement est devenu tel, qu'on ne réagit plus, ni aux secousses, ni au bruit. Les coups de tampons, qu'on ne nous a pas épargnés, nous laissent maintenant indifférents. Tout le monde somnole, espérant au plus tôt la fin de ce lamentable voyage, où chaque heure qui passe

nous affame un peu plus. Dans la soirée de ce dimanche 3 mai, nous traversons Debica, Rzeszow et, à la tombée de la nuit, nous atteignons le nœud ferroviaire de Jaroslaw.

Il y aura encore de nombreuses attentes. Sur le matin du cinquième jour, la voie du chemin de fer serpente à travers d'interminables forêts, jusqu'à ce qu'on découvre, au milieu d'une vaste plaine, une petite ville. Le train va de plus en plus lentement, les freins crissent : pas de doute, nous sommes enfin arrivés : c'est Rawa-Ruska. La gare est encore à six cents mètres mais la voie passe à une cinquantaine de mètres de l'entrée du camp : c'est là que le convoi a stoppé.

Cris et vociférations sont à nouveau de la partie, la mise en scène de l'arrivée rejoint celle du départ : hurlements, bruit des armes, chiens, tout l'attirail à faire peur, qui invite les animaux que nous sommes à sortir de notre refuge. Il n'y a pas de quoi. On dégringole plutôt qu'on ne descend et plusieurs, surtout ceux aux sabots mal accrochés, roulent dans la boue. Certains ont de la peine à marcher : c'est accrochés à l'épaule d'un ami un peu plus résistant qu'ils se dirigent vers l'entrée. Est-ce le camp de la vie, ou peut-être de la mort qui nous attend ? C'est la question que se posent ces têtes hirsutes, sales, pas rasées, à la mine étirée, aux yeux creusés, sur lesquelles on hésite parfois à mettre le nom d'un camarade. On se traîne plutôt qu'on ne marche ; comme des spectres ou des fantômes, nous faisons notre entrée dans le camp. Il est 14 heures ce lundi 4 mai 1942 : le voyage a duré 104 heures, et il ne battra pas le record de lenteur. Pour les prisonniers russes qui nous ont précédés, et dont la plupart y sont morts, c'était le « unterlager 328 », ce sera pour nous le Stalag 325, code postal « feldpost 08499 », les seuls liens qui désormais nous relient au monde extérieur et à la France. (...)

On prête à M. André MERIC, Secrétaire d'Etat chargé des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, ancien prisonnier de guerre, auteur d'une proposition de loi votée à l'unanimité au Sénat accordant la reconnaissance morale de la Nation aux prisonniers du camp de RAWA-RUSKA, l'intention de faire adopter à son tour par l'Assemblée Nationale, au cours de la PROCHAINE SESSION, un projet de loi en ce sens.

L'occasion pour rappeler qu'outre les camps généralement reconnus « durs », cinq ou six sont nommés, il a existé sur le territoire de la captivité des kommandos disciplinaires de « verkreis » dans lesquels la rigueur de la détention a atteint une ampleur souvent équivalente. Les hommes qui y furent soumis ne s'en sont pas tirés sans dommage — certains y laissèrent la vie.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.



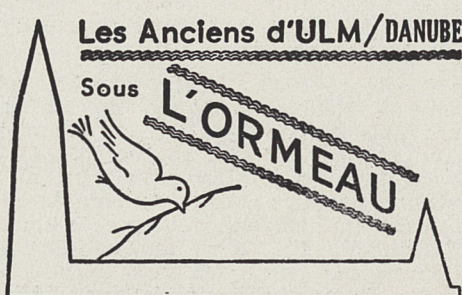
Hôpital du Stalag V B - Le WALDHOTEL, Villingen. Les infirmiers de la Chambre 147. De gauche à droite :

— Debout : CLEMENT A., PERRON, KIRSCH, CLEMENT P., HARAUX, LECLERC, VACHON dit Charlot, DES-TOUCHES.

— Assis : CONTESTIN, BOUTEILLE dit Flash, SOLANS.



La dernière équipe de la poste de SANDBOSTEL : S. VUCOTIC, FRANÇOIS P., MORIN, LEVEQUE, GANGLOFF, RAVERTOT, PARIS, LEMOINE, FOURJOL, A. BRICE. Photo communiquée par FRANÇOIS Paul.



### LA MORT DE LACOUR

Il est bizarre de constater comme certains événements semblant à jamais disparus de nos mémoires resurgissent tout à coup. Ainsi en est-il de la mort de notre camarade Lucien LACOUR. Dans le numéro 447 du Lien, mon vieil ami Edmond RAFFIN en fait mention.

Et voilà que dans le numéro 448, notre ex-homme de confiance, Roger CLERGEOT, que je salue en passant, et qui se défendait si bien, au théâtre, dans le rôle de Marius, fait lui aussi remonter en surface cette fin tragique dont je me souviens d'autant mieux, qu'il me semble en avoir été l'unique témoin.

Cela se passait le 7 août 1944. Ce jour-là, nous étions, à l'accoutumée, en train de faire semblant de travailler chez Magirus quand l'alerte survint.

En principe, pour ces cas-là, nos potes teutons nous avaient réservé, dans l'enceinte de l'usine, une tranchée précaire, se disant sans doute qu'ainsi les alliés n'oseraient pas bombarder. C'était, à mes yeux, un risque que je préférerais ne pas prendre. C'est pourquo, déjouant la surveillance de « Jambe de laine », notre wachman monstrueux, je me faufilais parmi les civils pour rejoindre, en leur compagnie, une espèce de vieille citadelle située en pleine nature à un kilomètre de là.

On l'appelait « Le Fort à Peinture » parce que sa cour intérieure servait à entreposer les fûts, bidons et tous récipients de produits inflammables ou toxiques.

A l'intérieur du fortin, une grande salle voûtée était aménagée avec des bancs pour permettre d'attendre la fin de l'alerte.

C'est là que j'ai retrouvé Lucien LACOUR.

Nous étions l'un et l'autre très anticonformistes, cela nous rapprochait, il était donc normal que notre indocilité réciproque nous ait portés vers un endroit interdit.

Nous avons échangé quelques plaisanteries, puis Lucien, qui était installé sur le banc devant le mien, a sorti un livre de sa poche et s'est mis flegmatiquement à bouquiner. C'était son style.

La grande déboulonnade a commencé. Les murs, pourtant épais, tremblaient. Tout le monde se taisait.

Soudain, ce fut l'enfer, l'horreur !

Une bombe incendiaire était tombée en plein milieu des produits dangereux. Tout cela s'est mis à péter, crépiter, exploser. Le feu a surgi de partout, une fumée noire s'est engouffrée, asphyxiante, supprimant toute visibilité. Les flammes se sont arrêtées à dix centimètres de mon visage. Des torches humaines hurlaient en s'agrippant à tout. Une panique atroce.

Tant bien que mal, j'ai pu longer lentement le mur en direction d'une lueur que j'apercevais vaguement au loin, et tout en retenant ma respiration. Coup de chance, c'était la porte. Les gens s'y bousculaient affolés. Et puis, ce fut la délivrance, l'air que l'on respire, hagard, un peu perdu, au milieu de silhouettes errantes.

LACOUR, lui, n'est pas ressorti.

Pas plus d'ailleurs que Nadia, la petite papaya qui travaillait dans mon service, et qu'affectionnait mon alter-ego gefang René DRACH.

Ce sont des choses que l'on n'oublie jamais. Jamais plus. Même quand on prétend le contraire.

André BERSET.

—O—

EPONE

Décembre 1988 - Exposition de peintures de Georges BATUT, sous le titre « Lumières et Atmosphères ».

— Le peintre est le fils de notre ami Jean BATUT dont nous connaissons tous le talent d'artiste. Tel père tel fils ! Nos félicitations les plus amicales et les plus sincères. Et nos vœux de rétablissement à Jean, d'Ulm - V B.

(L. V.)







## Le coin du souzize

par Robert VERBA



### COUP D'ÉCLAT

Mars 1945. Les alliés n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de notre kommando. On sentait un certain relâchement de nos gardiens et, à certains indices, on voyait qu'ils s'apprêtaient à prendre le large !

Comment faire pour les en empêcher, ainsi que les civils qui nous avaient malmenés et souvent dénoncés auprès des S.S. pour des faits bien bénins ? Là étaient le problème...

Au repas du soir, chacun formulait une idée, mais aucune n'était concevable. Nous n'étions qu'un peu plus d'une centaine, et complètement démunis en ce qui concernait les armes, ce qui était normal pour des prisonniers.

Nous aurions pourtant bien aimé montrer à ceux qui allaient nous délivrer que nous étions des militaires français et non des lâches.

Faire prisonniers les gardiens... Ça d'accord, c'était faisable mais insuffisant.

Faire sauter la gare ? Comment ? et avec quoi ?

Nous étions là, impuissants, formulant des hypothèses invraisemblables, quand Albert s'écria :

— J'ai une idée !  
— Toi, une idée ? Ce serait bien la première fois que tu en aurais une en cinq années de captivité ! Alors, quelle est-elle ?

— Je sais que vous m'avez toujours considéré comme un minable, mais cette fois-ci, je vais vous donner la preuve que je puis empêcher le départ de tous les chleus.

— Et comment ça ?

— Donnez-moi 24 heures et vous verrez le résultat !  
— Et il faudrait que nous soyons combien pour exécuter ton projet ?

— Je n'ai besoin de personne, dit Albert, en se redressant fièrement. J'agirai tout seul.

— Et que vas-tu faire ?

— Cela me regarde, attendez seulement 24 heures comme je vous l'ai dit. (Tout cela dans une atmosphère d'hilarité générale).

— 24 heures après rien ne s'était passé et tout le kommando attendait avec impatience la rentrée d'Albert qui arriva avec un énorme sac sur le dos.

— Alors ? s'exclamèrent tous les P. G., se préparant à le « mettre en boîte », une fois de plus, as-tu réussi ?

— Bien sûr, répondit Albert, en toisant tous ses copains. Chose promise chose due... Tenez, regardez dans ce sac. Je suis allé en douce à la gare et j'ai réussi à faucher tous les billets !

### RETENEZ BIEN CETTE DATE

JEUDI 25 MAI A VIVIERS

Journée de l'Amitié et du Souvenir de notre section Gard - Ardèche

Programme de cette journée dans notre prochain numéro.

R. Moufflet.

## Le coin du poète

L'EXODE  
(préface)

C'est à vous que je parle, homme des antipodes, je parle d'homme à homme, avec le peu en moi qui demeure de l'homme, avec le peu de voix qui me reste au gosier, mon sang est sur les routes, puisse-t-il, puisse-t-il ne pas crier vengeance !  
Le hallali est donné, les bêtes sont traquées, laissez-moi vous parler avec ces mêmes mots que nous eûmes en partage — il reste peu d'intelligibles !

Un jour viendra, c'est sûr, de la soif apaisée, nous serons au-delà du souvenir, la mort aura parachevé les travaux de la haine, je serai un bouquet d'orties sous vos pieds, — alors, eh bien, sachez que j'avais un visage comme vous. Une bouche qui priait, comme vous.

Quand une poussière entraînait, ou bien un songe, dans l'œil, cet œil pleurait un peu de sel. Et quand une épine mauvaise égratignait ma peau, il y coulait un sang aussi rouge que le vôtre ! Certes, tout comme vous j'étais cruel, j'avais soif de tendresse, de puissance d'or, de plaisir et de douleur.  
Tout comme vous j'étais méchant et angoissé solide dans la paix, ivre dans la victoire, et titubant, hagard, à l'heure des échecs !

Oui, j'ai été un homme comme les autres hommes, nourri de pain, de rêve, de désespoir. Eh oui, j'ai aimé, j'ai pleuré, j'ai haï, j'ai souffert, j'ai acheté des fleurs et je n'ai pas toujours payé mon terme. Le dimanche j'allais à la campagne pêcher, sous l'œil de Dieu, des poissons irréels, je me baignais dans la rivière qui chantait dans les joncs et je mangeais des frites le soir. Après, après, je rentrais me coucher fatigué, le cœur las et plein de solitude, plein de pitié pour moi plein de pitié pour l'homme, cherchant, cherchant en vain sur un ventre de [femme] cette paix impossible que nous avions perdue naguère, dans un grand verger où fleurissait au centre, l'arbre de la vie...

J'ai lu comme vous tous les journaux, tous les bouquins, et je n'ai rien compris au monde et je n'ai rien compris à l'homme, bien qu'il me soit souvent arrivé d'affirmer le contraire.

Et quand la mort, la mort est venue, peut-être ai-je prétendu savoir ce qu'elle était, mais vrai, je puis vous le dire à cette heure, elle est entrée toute en mes yeux étonnés, étonnés de si peu comprendre — avez-vous mieux compris que moi ?

Et pourtant, non ! je n'étais pas un homme comme vous. Vous n'êtes pas nés sur les routes, personne n'a jeté à l'égout vos petits comme des chats encor sans yeux, vous n'avez pas erré de cité en cité traqués par les polices, vous n'avez pas connu les désastres de l'aube, les wagons à bestiaux et le sanglot amer de l'humiliation, accusés d'un délit que vous n'avez pas fait, d'un meurtre dont il manque encore le cadavre changeant de nom et de visage, pour ne pas emporter un nom qu'on a hué, un visage qui avait servi à tout le monde de crachoir !

Un jour viendra, sans doute, quand ce poème lu se trouvera devant vos yeux. Il ne demande rien ! Oubliez-le, oubliez-le ! Ce n'est qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème parfait, avais-je donc le temps de le finir ? Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties qui avait été moi, dans un autre siècle, en une histoire qui vous sera périmée, souvenez-vous seulement que j'étais innocent et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,

j'avais eu, moi aussi, un visage marqué par la colère, par la pitié et la joie, un visage d'homme, tout simplement !

(1942)

Benjamin FONDANE.

L'auteur, écrivain roumain, juif — citoyen français en 1938, mobilisé en 1940, prisonnier, évadé, repris puis libéré pour maladie. En 1944, dénoncé, il est arrêté par la Gestapo, interné à Drancy, puis gazé à Birkenau le 3 octobre.

Extrait de « La Liberté de l'Esprit », Visages de la Résistance, n° 16, automne 1987, Editions « La Manufacture », Lyon, que nous remercions pour leur autorisation de reproduction.

### Un rêve

J'ai fait la nuit dernière un rêve merveilleux : Dans le hameau de Buch, nous vivions très heureux. On nous avait logés dans les chambres exquises D'une jolie villa entourée de cytises.

Nos lits étaient moelleux et recouverts de soie. Nous étions mieux que Princes ; oui, nous étions les Rois ! Nous avions un gardien attentionné, charmant Au visage enjoué et toujours souriant :

Il venait chaque soir nous border dans la couche Puis dessous celle-ci, il rangeait nos babouches ; Il nous disait alors : « Bonsoir mes chers petits, Faites un gros dodo et soyez bien gentils ! »

Le matin à neuf heures ou dix heures, c'est selon, Il venait doucement réveiller ses garçons : Précieux, il apportait sur un plateau d'argent Le thé ou le café fumant et odorant,

Des croissants frais et chauds qu'il posait sur la table : Bon appétit Messieurs ! disait le boche aimable. C'est honteux d'appeler boche ce garçon-là

Disons plutôt frisou, ça sonne mieux déjà ! Le repas achevé, à onze heures environ Arrivaient les fermiers remontant des vallons

Ils venaient supplier leurs mignons prisonniers De venir les aider un peu à travailler.

Ils travaillaient, c'est vrai, sans trop se fatiguer Puis se mettaient à table pour un bon déjeuner Composé de mets fins, spécialement préparés Et de vins allemands copieusement arrosés.

Le péqu'not leur offrait un schnaps des plus digestes Et proposait son lit pour y faire une sieste.

Vers les deux ou trois heures, les pristos reposés Reprenaient le boulot qu'ils avaient oublié.

Ils fauchaient la luzerne ou allaient s'allonger Au beau milieu des champs de seigle ou bien de blé.

Vers les huit heures du soir, au coucher du soleil, Les braves prisonniers avaient plutôt sommeil :

Ils rentraient à la ferme, s'envoyaient leur cass-croûte Et dans le sens inverses, ils reprenaient la route,

Très souvent, en voiture ou en camion, en groupe Même si le dernier avait loupé la soupe !

Ah ! qu'ils étaient heureux de rentrer au logis Où le chleu bien-aimé avait refait leur lit.

Pendant que dans les champs, les pristos ouvriers Aidaient tant bien que mal leur trésor de fermier, L'aimable fridolin avait briqué les chambres

Allumé un bon feu, évacué les cendres. Pour passer sa soirée, il cirait les chaussures Reprisait les chaussettes que menaçait l'usure.

Le dimanche, souvent, on allait au ciné Pour voir les aventur's d'Adolf dans les tranchées :

On s'amusait fort bien de tout's ses facéties Surtout lorsqu'il frisait l'attaqu' d'apoplexie.

Quand nous étions malades, un toubib accourait Et nous examinait avec grand intérêt.

Puis il nous prescrivait de bonnes panacées Et pour nous requinquer un' semaine de congé !

Mais un matin d'avril, vinrent on ne sait d'où Ceux qu'on nommait Alliés qui disaient tout-à-coup :

« Vous êtes libérés, retournez donc chez vous ! » Nous avons obéi, mais fallait être fous Car nous nous aperçûmes tout de suite en rentrant Que nous allions trouver un tas d'emmerdements

Tandis qu'en demeurant dans la jolie villa Nous aurions poursuivi notre vie de pacha !

Je vous ai dit, je crois, que ce n'était qu'un rêve Dans la réalité, mon poème s'achève ;

Je regrette pourtant que ce ne fut pas vrai Car cette vie rêvée, nous l'eussions préférée !

Paris, le 25 mars 1973.

R. SCHNEIDER.

## COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

MERCI A NOS FIDELES ET GENEREUX AMIS.

DENIEL René, 35330 Maure de Bretagne.  
Mme JOCHEM Alphonsine, 75012 Paris.  
Dr. GUIBERT Jacques, 49000 Angers.  
LEGRAS Julien, 93310 Le Pré Saint-Gervais.  
Mme LEGER Françoise, 78260 Achères.  
FILHOL Gabriel, 07460 Saint-Paul Le Jeune.  
CARDINEAU Raymond, 17170 Courçon.  
MATHE Roger, 85240 Saint-Hilaire des Loges.  
NEVEU Georges, 85600 Montaigu.  
BATARDIERE J.-M., 49600 Beaupréau.  
FRANCES Maurice, 24150 Lalinde.  
GOT André, 44100 Nantes.  
HOUDARD Jean, 54340 Pompey.  
BUFFIERE Marcel, 24270 Lanouaille.  
BUFFAVAND Henri, 39240 Arinthod.  
DURAND Marius, 63000 Clermont-Ferrand.  
LEBLANC Louis, 21200 Beaune.  
MONNIER François, 71220 Saint-Bonnet de Joux.  
L'Abbé MARTIN Henri, 49140 Seiches-sur-Loir.  
SUIRE Auguste, 85110 Chantonay.  
BIGLIA Armand, 26790 Tulette.  
BAVART Lucien, 60100 Creil.  
DAPREMONT R., 84300 Poix Terron.  
LEGEAY Louis, 49340 Chanteloup-les-Bois.  
L'Abbé DREMOND Marcel, 51150 Tours-sur-Marne.  
Mme LEVY Yvette, 67120 Molshheim.

PINSARD Valentin, 56330 Pluvigner.  
OUDIN André, 57158 Montigny-les-Metz.  
MAYNARD Louis, 69870 Lamure-sur-Azergues.  
FOURNIS Félix-Joseph, 95770 St-Clair-sur-Epte.  
BUCHER Daniel, 93220 Gagny.  
BRESSIN Thomas, 49560 Nueil-sur-Layon.  
KUPPEL Charles, 86180 Buxerolles.  
DUMONTET Jacques, 69870 Lamure-sur-Azergues.  
CHARPENAY René, 6, rue Diderot, 38000 Grenoble.  
DUBREUIL Jean, 01100 Oyonnax.  
Mlle CAUDAN Rose, 29000 Quimper.  
RETIERE Pierre, 44600 Saint-Nazaire.  
VOLLOT Paul, 21000 Dijon.  
L'Abbé SOUCHE Pierre, 07220 Viviers.  
ADRIEN Charles, 71190 Etang-sur-Aroux.  
Mme BIHLER Yvonne, 52600 Chalindrey.  
CHABERT André, 38000 Grenoble.  
Mme Vve DANIELOU Jeanne, 29210 Saint-Sève.  
MORINET Paul, 52260 Rolampont, qui a eu beaucoup de malheur, Nous lui souhaitons de retrouver la joie de vivre en voyant s'épanouir sa petite-fille et de partager son futur bonheur.  
POIRIER Noël, 88400 Gérardmer.  
Mme DINE Lucette, 88630 Coussey.  
BARBARIN Pierre, 03300 Cusset.  
COUDOUIN Daniel, 33560 Carbon-Blanc.  
DIETTE Marcel, 45340 Nibelle, qui nous charge de transmettre ses vœux à tous les copains du kdo 852.

AUBE Yves, 75016 Paris.  
DEL BOCA, 75018 Paris.  
FORT Jacques, 75015 Paris.  
QUEDA, 75008 Paris.  
PORTEAU Jean, 45770 Saran.  
BRIET Lucien, 10340 Les Riceys.  
DEMONGEOT Marcel, 86100 Châtelleraut.  
LASSERRE du ROZEL, 29120 Pont-l'Abbé.  
GALMICHE René, 90200 Giromagny.  
LENHARDT René, 92200 Neuilly-sur-Seine.  
Mme BONHOMME Georgette, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises.  
Père FORTHOMME, 4461 Paifve, Belgique.  
COURBARON Emile, 50310 Montebourg.  
CHAZELAS J.-B., 45300 Pithiviers.  
GOMMIER Edmond, 36100 Issoudun.  
CRETE Maurice, 51200 Epemay.  
BRETEAU Pierre, 56000 Vannes.  
BARROU Lucien, 40700 Hagetmau.  
AVALLEE André, 75015 Paris.  
L'Abbé PUISSANT Roger, 60711 Chevreuses.  
BRION Jacques, 93600 Aulnay-sous-Bois.  
BOULO Jean, 35200 Rennes.  
GROS Eric, 77300 Fontainebleau.  
M. et Mme BRANDT, 93460 Gournay-sur-Marne.  
Mme HAAB Suzanne, 90000 Belfort.  
CARRIERE Jean, 66000 Perpignan.  
ARNOULT Lucien, 11140 Axat.  
Mme GUILLAUME Andrée, 55130 Gondrecourt-Château  
CESSAC Pierre, 19240 Allasac.  
RIBET Jules, 31800 Saint-Gaudens, qui écrit : « Saint-Gaudens est loin, mais je crois que les retrouvailles à l'Assemblée générale vaudront la fatigue du déplacement ».



Aucun doute, mon cher ami, le bonheur de se retrouver, d'échanger quelques souvenirs au milieu d'une ambiance exceptionnelle de vieux copains qui ont partagé notre sort pendant de longues années, mérite vraiment de faire un effort ! Nous comptons sur toi et sur tous ceux qui n'ont rien oublié.

KAUFFMANN A., 49160 Longue.  
GARGUY Etienne, 82700 Finhan.  
MARTINET André, 55000 Bar-le-Duc.  
PERALTA Louis, 11240 Belvèze-du-Razes.  
Dr. PAYRAU Paul, 75116 Paris, que nous remercions tout particulièrement.

AYMONIN Jean, 39410 Saint-Aubin.  
DAGUIN Hubert, 44000 Nantes.  
CASTAGNE Roger, 87170 Isle.  
BULTE Robert, 59370 Marchiennes.  
BONNAULT René, 18390 St-Germain-du-Puy.  
EVEN Gabriel, 06500 Menton.  
BLANC André, 07260 Joyeuse.  
GAUDRON Lucien, 75012 Paris.  
LAMOURET André, 59400 Cambrai.  
BOISSY Pierre, 27650 Mesnil-sur-l'Estrée.  
CHABALIER P., 07140 Les Vans.  
SCHROEDER René, 75020 Paris.  
VASSON Eugène, Belgique.  
VEINHARD François, 54380 Dieulouard.  
GUENARD Marcel, 76750 Buchy.  
LEFORT Fernand-Gabriel, 33320 Eysines.  
BERTHE André, 51110 Boult-sur-Suipe.  
Abbé CHAMBRILLON Pierre, 10000 Troyes.  
GUY Maurice, 30000 Nîmes.

FRITSCH Gilbert, 54600 Villers-les-Nancy.  
DURAND Raymond, 88230 Fraize.  
GRANIER Jules, 30160 Bessèges.  
L'Abbé CRUGNOLA Gabriel, 88100 Saint-Dié.  
WEIDMANN René, 54200 Toul.  
THIRION Jean, 70170 Port-sur-Saône.  
DUMAS André, 34500 Béziers.  
SIREIX André, 93100 Montreuil.  
SAJNOC Wladimir, 77380 Combs-la-Ville.  
DUPOUY Pierre, 33300 Bordeaux.  
TRIBOULOT Camille, 54890 Onville.  
GOBET Paul, 21430 Liernais.  
PIETRA Jean, 54300 Lunéville.  
DESSART F., 4140 Amay, Belgique.  
LECACHEUX Paul, 27210 Beuzeville.  
LECOURT Jean, 53300 Ambrières-les-Vallées.  
Mme Vve HUCH Maurice, 45200 Montargis.  
LEVENT André, 60170 Ribecourt-Dreslincourt.  
WEIL Marcel, 67000 Strasbourg.  
LAVOUE Jean, 68100 Mulhouse.  
SORET Jean, 76910 Criel-sur-Mer.  
ROGIER Julien, 08300 Réthel.  
ANCEMENT Léon, 54000 Nancy.  
BEDOURET Marcel, 33720 Podensac.  
GODDAERT Henri, 95170 Deuil-La Barre.  
Dr. MEULEY Jacques, 51100 Reims, que nous remercions doublement pour sa générosité.

VAILLY Pierre, 88000 Epinal.  
MARTEL André, 94700 Maisons-Alfort.  
BLEY Elise, 3, rue de la Boucherie, 67120 Avolsheim.  
Mme LIOT Thérèse, 94350 Villiers-sur-Marne.  
TRIPET Jean, 80700 Roye.  
RICHARD Marcel, 77510 Rebais.  
BEGOC, 29229 Plouarzel.  
DANIEL Rémy, 54400 Longwy.  
CUISINIER Fernand, 64110 Jurançon.  
MERCIER André, 50180 Agneaux.  
MOULEROT Raymond, 71470 Montpont-en-Bresse.  
THEVENIN Robert, 54000 Nancy.  
CHARAMEL Charles, 71290 Cuisery.  
DEVILLERS Pierre, 80240 Roisel.  
Abbé FORESTIER Clément, 48100 Marvejols.  
POIRIER Noël, 88400 Gérardmer.  
Dr. SCHUSTER Daniel, 91230 Mongeron.  
Mme GOURY Simone, 95260 Beaumont-sur-Oise.  
MARTIN Jean, 26000 Valence.

## RECHERCHE

BOURDON Pierre, Ruyeres, 46120 Lacapelle-Morival, ancien du 59<sup>e</sup> R.A., P.G. durant plusieurs années au X.C., Kommando de Leese, recherche en particulier son meilleur ami Irénée SEGURET, du même kommando ; ou encore Clovis GIROUD, de Paris (13<sup>e</sup>) puis de Sucy-en-Brie. Qui peut donner des informations ?

ERNEWEIN Joseph, 51300 Vitry-le-François.  
MORINET Paul, 52260 Rolampont.  
VAQUETTE Castel, 80300 Albert.  
MARX Yvan, 36250 Saint-Maur.  
VIALARD Maurice, 63490 Sauxillanges.  
HERMANN Robert, 88100 Saint-Dié.  
LIEGEON Paul, 70000 Vesoul.  
Mme THEVENOT Odette, 71000 Mâcon.  
AUBRY René, 54115 Favières.  
CHARPENEL Julien, Les Auzières, 26770 Taulignan, que nous remercions vivement pour sa fidélité et l'envoi de ses cartes lors de différents séjours.  
DANTIN R., 71200 Le Creusot, qui se montre toujours aussi généreux envers notre C.S.  
CASTIGNEROL Henri, 52330 Rizaucourt, qui nous signale que, grâce à notre journal, il a retrouvé un ancien camarade. Après 47 ans, les retrouvailles ont été émouvantes, nous dit-il.

Nous voulons bien le croire.  
LAVIER Roger, 92600 Asnières, en lui souhaitant, ainsi qu'à son épouse, un réel soulagement à tous leurs maux pour 1989.

COLIN Jean, 54120 Baccarat.  
Mme Vve PEYROUX Jacques, 40180 Dax.  
THOMAS Pierre, 79210 Mauzé-sur-le-Mignon.  
BRISMONTIER Maurice (Aumônier), que nous remercions et à qui nous souhaitons un bon anniversaire pour ses 90 ans qu'il a eu le 8 mai dernier.  
RODRIGUEZ Gilbert, 34250 Palavas.  
ALAUX Roger, 11160 Rieux-Minervois.  
Mme Vve Renée BERNARD, 26600 Tain l'Hermitage.  
BARDIAU Jean, 42370 Renaison.  
BRETON Roger, 11110 Armissan.

Mme Vve BLOT Clémentine, 30500 Saint-Ambroix, que nous félicitons : avoir eu des triplés il y a 30 ans ! Etre grand-mère plusieurs fois ! Et maintenant arrière-

grand-mère et en plus soigner une personne âgée. C'est vraiment formidable ! Vous êtes un exemple, chère amie, et nous souhaitons qu'il y ait beaucoup de personnes comme vous. Merci pour notre C.S.

BONNET Marcel, 39110 Salins-les-Bains.  
BAS Jean, 75013 Paris.  
BALASSE André, 95320 Saint-Leu-la-Forêt.  
CARTIGNY Alexis, 02170 Le Nouvion-en-Thiérache.  
COCHOT René, 60260 Lamorlaye.  
DELEAU-DESHAYES Marcel, 75017 Paris.  
DE ROECK Georges, 93190 Livry-Gargan.  
DAUZAT Jean, 81303 Graulhet.  
DURHOLLE Joseph, 19700 Seilhac.  
DORY Louis, 93230 Romainville.  
FAURIE Abel, 53000 Laval.  
FREMY René, 51150 Matougues.  
GOERY Yvan, 17420 Saint-Palais-sur-Mer.  
GUILLAUME, 01600 Trévoux.  
GAILLARD Roland, 09500 Mirepoix.  
HUMBERT Georges, 57158 Metz.  
JOLIVET Hubert, 75020, Paris.  
Mme Vve JOLY Marie-Louise, 10500 Brienne-le-Château.

Mme JACQUET Paul, 51100 Reims.  
JOLIVET Jean, 71110 Marcigny.  
LACROIX Adrien, 38690 Le Grand Lemps. En lui souhaitant un bon rétablissement et joyeux anniversaire pour ses 80 printemps.

LE GODAIS Bernard, 53940 Saint-Berthevin.  
LEBLANC Gilbert, 91780 Chalo Saint-Mars.  
LASCOMBES DE LAROUSSIL, 95880 Enghien-les-Bains.

LEBRUN Amédée, 54570 Foug.  
MAINTENAZ Gabriel, 26100 Romans-sur-Isère.  
MAQUIN Marcel, 02320 Anizy-le-Château.  
MANSUY Albert, 88290 Saulxure-sur-Moselotte, qui nous écrit : « Malgré les ans qui passent, les dos qui se courbent, les cheveux qui blanchissent (le peu qui en reste), serrons les rangs grâce à notre cher « Lien ». MALLETT Serge, 91180 Saint-Germain-les-Arpaion, à qui nous souhaitons une meilleure santé ainsi qu'à son épouse car, comme il nous l'écrit : « La santé est un grand bien pour qui la possède ». Que tous nos amis ne la lâchent surtout pas.

MESSIER Robert, 88240 Bains-les-Bains.  
Docteur MARCY Paul, 30900 Nîmes.  
PIRAT Léon, 71480 Cuiscaux.  
PERRIER Gabriel, 26600 Mercuroil.  
PETIT Pierre, 86100 Châtellerauld.  
PLANQUE Lucien, 94200 Ivry-sur-Seine.  
PERSONNE Léon, 19260 Treignac.  
PERSYN Eugène, 59280 Armentières, aimerait avoir des nouvelles d'anciens camarades du kdo 333, Stalag X B

ROBIN Rémi-Marcel, 44830 Bouaye.  
RIVALIS Jean, 81100 Castres.  
RACARY Henri, 95250 Beauchamp.  
RAFFIN Edmond, 73000 Chambéry.  
SALLES Robert, 78270 Bonnières-sur-Seine.  
SERAY Jean, 77730 Méry-sur-Marne.

TRAINEL Clément, 59270 Bailleul.  
TOGNI Joseph, 39500 Tavaux.  
ALTENBOURGER André, 77100 Meaux.  
FONTENELLE Jean, Président d'Honneur de l'Amicale des Stalags X A, B, C en Belgique, 1160 Bruxelles.  
Mme DEMEILLERS Suzanne, 76000 Rouen.

CAUSSE Marc, 30450 Genolhac.  
ALI Jean, 49125 Tierce.  
BRELVET C., 29127 Plomodiern.  
Mme BEHOTEGUY Andrée, 75018 Paris.  
BRUNET René, 75018 Paris.  
BREZARD Auguste, 70150 Marnay.  
CHAMPEAU Georges, 75016 Paris.  
CLAVIER Octave, 41400 Montrichard.  
CHAREYRON André, 07190 Pierreville.

DURANTON Georges, 78100 Saint-Germain-en-Laye.  
LEFEVRE Raymond, 17190 Saint-Georges d'Oléron.  
LE GOUEFF Marcel, 56000 Vannes.  
BORIE Charles, 42330 Saint-Galmier.  
MICHAUD Roger, 03200 Vichy.  
DAROT, 64000 Pau.  
RIBEILL André, 17000 La Rochelle.  
STORCK J., 49100 Angers.  
SKOCZOWSKI Adam, 94550 Livermore, U.S.A.  
LAMBERTI, 94290, Villeneuve-le-Roi.

Marcel SIMONNEAU, Président de l'U.N.A.C., adresse ses vœux les plus fraternels à la belle Amicale des VB - X A, B, C. Surtout de meilleure santé possible à TOUS. Que 1989 vous soit favorable à tous points de vue. Avec sa profonde et affectueuse amitié.

## DECES

Nous avons appris avec tristesse la disparition de :  
LENFANT André, 4, Av. Delecroix, Hém (Nord). Son copain de captivité, notre ami Henri PETIT, de Reims, écrit : « J'ai partagé tout ce que l'on peut partager entre P.G. pendant plusieurs années avec lui au kommando de Hundsmulhen-Old Enbourg (Stalag X B). J'aurais aimé assister à ses obsèques, mais j'ai reçu l'avis trop tard. Que tous ceux qui l'ont connu aient une pensée pour lui ».

LALLEMAND Fernand, 88220 Senonces, le 11 octobre 1988.

DASSONVILLE Guy, 187, rue des Blots, Oudon, 44150 Ancenis.

CORNEILLE Emile, 75017 Paris.

A ces familles dans le deuil et la peine, l'Amicale présente ses condoléances les plus sincères.

## CORRESPONDANCE

De Marcel CARRERE, 6, Chemin de Carat, 66680 Canohes : « ...Je profite de cette lettre pour adresser à tous les anciens P.G. mes vœux les meilleurs de bonne et heureuse année. Je tiens à remercier tout particulièrement les camarades qui rédigent « Le Lien » et je les félicite pour le travail qu'ils accomplissent.

J'attends toujours que quelque camarade du X B se manifeste pour renouer avec lui et évoquer ensemble des souvenirs de captivité ».

Qui parmi ceux du X B se souvient de notre catalan ? Mais lui-même peut-il donner les noms de ceux qu'il recherche, nous les publierions ici...

De M. et Mme DELAHAYE Gilbert, 17, Avenue Foch, 76390 Aumale : « Meilleurs vœux pour l'année nouvelle. Félicitations aux membres du Bureau pour le travail qu'ils accomplissent, à ceux qui s'occupent des articles mis en page sur « Le Lien » que ma femme et moi attendons toujours avec impatience.

Nous aurons peut-être la chance de vous connaître tous. Nous avons manqué le rendez-vous de Lourdes, nous en partions le jour où commençait le pèlerinage des A.P.G., que de regrets ! Merci encore de votre dévouement à notre cause ».

Merci, chers amis. Ainsi, et c'est assez paradoxal, Lourdes pourrait, parfois, être le lieu d'un « rendez-vous manqué » ? Nos regrets rejoignent les vôtres...

Du Père REMAUD Irénée en Côte d'Ivoire :

« ...Je me retrouve à la tête d'une paroisse de 11 gros villages dont quelques-uns dépassent les 3 ou 4 000 habitants. Ils sont tous sur les bords du goudron ou à proximité. C'est vraiment un avantage sur beaucoup d'autres paroisses (...)

1989 sera mon année de congé. J'aurai donc la joie de vous revoir et de renouer les liens d'amitié avec vous (...) Ci-joint la cotisation pour Le Lien que je reçois régulièrement. Je remercie les Rédacteurs pour leur zèle et leur persévérance. Nous aurons peut-être la joie de faire connaissance lors de mon congé prochain, vers la fin juillet. Merci pour l'article que vous aviez fait paraître en avril dernier. Avec toute mon amitié. En attendant, chers amis des Landes et d'ailleurs, bonne et heureuse année ».

Les bonnes nouvelles d'un ami P.G. si loin... perché nous vont droit au cœur. Bonne chance dans votre nouvelle paroisse africaine, bonne santé surtout. Nul doute que vos amis Landais vous recevront et vous reverront avec joie cet été ! Quant à nous, si l'occasion nous est offerte, nous serons heureux de connaître cet ancien P.G. du X C qui met tant d'ardeur à servir, en dépit de l'âge, en pays lointain. Le « nunc dimittis » peut attendre encore un peu, mon Père.

Notre ami BRASSEUR Albert, 56, rue de la Liberté, 38600 Fontaine (merci pour notre Caisse de Secours), nous écrit :

« C'est avec beaucoup de peine que je vous envoie cette prière et beaucoup de gratitude si vous pouvez faire paraître dans le prochain numéro du Lien VB - X A, B, C ce qui va suivre.

Un grand ami vient de nous quitter, l'Abbé Emile CICERON, originaire du VB.

Aumônier au camp disciplinaire de Heuberg, fin 1941, où j'ai fait sa connaissance en de tristes circonstances, cet homme de bien qui m'a aidé à tenir le coup à Graudenz en m'écrivant, se faisant passer pour mon frère. Ce prêtre d'un grand cœur et d'une foi immense. Cet homme qui m'a mis le pied à l'étrier quand je suis rentré en 1945, qui m'a marié et est devenu le tonton de mes enfants, ce grand ami n'est plus.

Mais je ne suis pas le seul dans ce cas car son amour des autres n'avait pas de limites et sa foi au Christ était telle qu'il avait coutume de dire dans ses réunions de jeunes : Mon grand amour à moi c'est Jésus.

Moi je lui dois ma vie, mes enfants et mon épouse, originaire de Le Pin, dans l'Isère, où l'Abbé était curé de paroisse de ce village.

Des centaines de P.G. ont connu l'Abbé dans les durs moments de la captivité, et des milliers de gens de cette région du Dauphiné vont pleurer l'ami perdu.

Je vous demande à tous et à toutes de prier pour lui car nous ne l'oublierons jamais.

Je joins une lettre écrite par lui en 1942 et que j'ai reçue en janvier 1943 après une année de détention à Graudenz (la première), m'a-t-elle sauvé la vie ? J'en suis persuadé. J'en ai reçu 5 en 3 ans.

Adieu Emile, mais je sais que là où tu es tu prieras toujours pour nous ».

Notre ami joint une photocopie d'une lettre-réponse (Ruckantwortbrief) de l'Abbé CICERON, reçue le 13-1-43 par la Kriegsgefangenenpost et adressée au den Kriegsgefangenen Albert BRASSEUR, N° 3278 Weermacht-Gefangenis, Graudenz (Wist Prussen) et signée : Emile.

Le 28-12-82

« Bien Cher Frangin,

Encore un Noël de passé ! Pour toi certes il n'a dû être guère meilleur que le dernier ! Peut-être même sans office religieux ? Noël, fête de l'espoir tout de même, parce que certitude de l'amour de Dieu pour nous. Reste-lui fidèle, Cher Albert, envers et malgré tout. Sois sûr que je lui parle souvent de toi. Confiance, confiance !

Je n'ai rien reçu de Arnouville-les-Gonesse. Peut-être les lettres se sont-elles perdues. Indique mon adresse à ta femme ou dis-lui d'écrire à Champier, Isère. J'ai essayé de te faire envoyer des colis. Pas possible. J'ai indiqué ton nom à plusieurs qui sont partis vers toi. T'ont-ils trouvé ? Par ici, toujours même vie, que tu connais. J'aimerais tant savoir ce que tu deviens ? Pauvre Bébér !

Enfin, tout cela finira, peut-être bientôt. Espoir, Cher Frangin, crois à mon amitié toujours, et de plus en plus fidèle. Je continuerai à t'écrire, même si je n'ai jamais de tes nouvelles, mais tâche de me faire savoir par l'un ou l'autre ce que tu fais.

Bien fraternellement tien, en Lui, par Notre-Dame ».

Emile.

Ils sont nombreux les anciens du VB qui, à un moment ou à un autre, en quelque lieu de leur captivité, ont croisé la figure de l'Abbé CICERON. La nouvelle de sa mort leur rappellera des souvenirs différents aux uns et aux autres, et d'aucuns, peut-être, voudront lui rendre hommage dans ces colonnes. Elles leur sont ouvertes.

Le Bureau de l'Amicale et la Rédaction du Lien présentent leurs plus sincères condoléances à tous ceux, français et allemands — l'Abbé avait toujours



gardé d'étroites relations outre-Rhin — qui, aujourd'hui, pleurent leur ami disparu. En particulier Albert BRASSEUR qui a d'inoubliables raisons d'être dans la peine.

J. Terraubella.

Monsieur le Rédacteur,

« Dans votre édition « Le Lien » n° 448 de janvier 1989, se trouve, en première page, dans la rubrique « Histoire », un article intitulé : « Dans l'armée allemande 1940-1945 », relatant les tribulations de nos camarades Alsaciens enrôlés bien malgré eux et qui surent garder intact leur amour à la patrie française.

A cet effet, je tiens à relater mon histoire vécue mi-mai 1945, au moment où les troupes de Montgomery se lançaient à la poursuite des armées du Grand Reich en débandade.

Comme P.G. belge, je me trouvais, à cette date, au kommando à Oiste, rive gauche de la Weser, Kreis

Verden, où se trouvaient échelonnés le long d'un chemin de campagne, dans un fossé d'irrigation, des unités « S.S. » armées de bazookas, pour tenter d'arrêter les tanks des avant-gardes alliées dont on entendait déjà le bruit des canons.

Notre kommando reçut l'ordre d'évacuer, traverser la Weser et de se joindre aux colonnes formées de P.G., civils, soldats en déroute, direction Berlin.

Disposant de quelque temps, avant le départ, je formai le dessein de franchir les lignes ennemies et d'aller à la rencontre de nos libérateurs. Pour ce faire, je pouvais devant moi les vaches de mon fermier, qui connaissaient les pâturages situés dans le « no man's land » et qui étaient tout heureuses de retrouver la liberté printanière. Je pris un cheval par la bride et suivis innocemment la gent animale qui collaborait ainsi à la réussite de mon projet. Au moment où j'allais franchir la ligne des fantassins, j'entendis un gradé hurler, à l'intention de celui qui surveillait le carrefour, « descends-le ! », et à ma grande surprise je trouvai

devant moi, me barrant la route, un soldat à l'uniforme gris qui m'apostropha dans un français impeccable, me disant : « Je ne suis pas avec eux, je suis Alsacien enrôlé de force, fais demi-tour et ne crains rien, c'est un « con », il dit que je te descende ». Inutile de dire que je rebroussai chemin à une allure record et si j'écris ces lignes, c'est à lui que je le dois.

J'ai souvent pensé à lui ; a-t-il survécu à la guerre et comment le retrouver ?

Si le sort voulait qu'il fût encore en vie et que ces lignes tombent sous ses yeux, je serais enchanté de lui marquer ma reconnaissance.

Je m'appelle BECHOUX Julien, ex-P.G. belge, résidant en Belgique, à Seraing, 41, rue de l'Aviation.

BECHOUX Julien.

41, rue de l'Aviation  
B 4100 Seraing, Belgique.

## HISTOIRE

# LETTRES DE STALINGRAD

Le traducteur et préfacier français de ces « Dernières lettres de Stalingrad », Charles BILLY, écrit, comparant leur minceur à l'imposant ouvrage de Théodore PLIEVIER, « Stalingrad » :

« ... (Ce petit livre) constitue cependant un témoignage peut-être plus émouvant dans sa frêle texture, parce que plus vrai. Plievier, qui était « de l'autre côté » a interrogé des centaines d'Allemands prisonniers, du soldat au colonel, et sa synthèse des récits enregistrés s'élève au pathétique de la vision directe, tant est grand l'art du romancier.

« Dans « Lettres de Stalingrad » il y a trente-neuf témoins, trente-neuf auteurs. (...) Dans toutes ces lettres se reflète cette capitulation entière de l'individu que la faim, la peur, la souffrance et le froid ont conduit au plus bas degré de l'écoeurement, et chez qui l'espoir du miracle n'existe même plus (...) Parmi ceux qui écrivirent ces lettres, beaucoup avaient, le sourire aux lèvres, franchi la Meuse et la Loire. Il n'empêche qu'une grande pitié vient au cœur à (leur) lecture (...) »

Nous avons choisi pour vous quatre de ces lettres, en souhaitant qu'elles vous inciteront à lire en entier ce petit volume, paru en septembre 1988 aux Editions Buchet-Chastel, Paris, que nous remercions vivement pour leur autorisation de reproduire ici.

(J. T.)

### TROISIEME LETTRE

... ILS ECOUTAIENT BEETHOVEN DANS STALINGRAD...

« ...Ceci, Margarete, tu dois l'ôter de tes pensées, et l'ôter au plus tôt. Je puis même te conseiller de le faire radicalement, ainsi la désillusion n'en sera que plus mince. Dans chacune de tes lettres, je lis le désir que tu as de bientôt me voir revenir. Un tel souhait n'est pas pour m'étonner car, moi aussi, je l'attends, cet instant, passionnément. En vérité, ce n'est pas tant ce désir qui m'inquiète, mais de sentir entre tes lignes s'en glisser un autre : celui d'avoir de nouveau près de toi, non seulement le mari et l'amant, mais aussi le pianiste, et cela je le sens très clairement.

N'est-ce pas un renversement comique des sentiments de penser que moi, qui devrais être au plus profond désespoir, je me résigne à mon destin, alors que la femme ayant toutes les raisons de lui être reconnaissante de m'avoir prolongé la vie — (du moins jusqu'à maintenant!) — se révolte contre lui.

J'ai souvent le soupçon que tu m'adresses un reproche silencieux : celui de ne plus être capable de jouer... Comme si j'en étais responsable!... Cela, tu désires le savoir et c'est pourquoi tu insistes si longuement dans tes lettres sur une certitude que j'aurais préféré, de beaucoup, te donner de vive voix. Peut-être est-ce le destin qui veut que notre situation atteigne un degré dans lequel ne peuvent trouver place ni le subterfuge, ni le faux-fuyant... Puisque j'ignore si je pourrai te parler encore une fois, il est préférable que cette lettre te prépare pour le cas où, un jour, j'apparaîtrais...

Mes mains sont foutues, et cela depuis le début de décembre! A la gauche, manque le petit doigt; mais, ce qui est pire, c'est qu'à la main droite les trois doigts du milieu sont gelés; je ne puis tenir mon quart qu'entre le pouce et le petit doigt... Je me sens presque entièrement sans défense!... C'est lorsqu'on a perdu ses doigts qu'on se rend compte combien ils pouvaient être utiles, même pour effectuer les plus minimes obligations... Au mieux, je puis encore presser la détente de mon arme avec le petit doigt : mes mains sont foutues... Je ne puis quand même pas tirer toute ma vie durant, sous prétexte qu'il ne m'est plus possible de faire autre chose! Ou alors finir comme garde-chasse!... C'est de l'humour noir... et si je l'écris, c'est uniquement pour me tranquilliser moi-même...

Kurt Hahnke — (il me semble que tu l'as connu au collège, en 37) — a joué, voilà huit jours, la sonate Appassionata sur un piano à queue, dans une rue avoisinant la place Rouge. C'était un spectacle extraordinaire!... La maison avait été dynamitée, mais, sans doute par pitié, les gars en avaient retiré l'instrument et déposé dans la rue, et chaque deuxième classe qui passait en martelait les touches... Je te le demande,

où peut-on encore trouver des pianos dans une rue?... Donc, comme je te le disais, Kurt a merveilleusement joué... Il sera bientôt envoyé sur le front avancé.

Excuse-moi si j'ai utilisé le mot « front » pour « ligne » mais la guerre influe énormément sur nous tous! Si le gars rentre à la maison, on entendra certainement parler de lui... En tout cas, je n'oublierai jamais ces heures-là. Ne serait-ce que pour le cadre du concert et le genre du public. Dommage que je ne sois pas écrivain pour te dépeindre la centaine de trouffions, la capote ficelée autour du corps, des ouvertures sur la tête... La canonnade grondait au-dessus de nous, mais aucun d'eux n'y prêtait attention : ils écoutaient Beethoven dans Stalingrad, même s'ils n'en comprenaient pas la musique...

Maintenant que tu connais l'entière vérité, cela va-t-il mieux?... »

### SEIZIEME LETTRE

... JE LEUR AI DONNE LA COMMUNION SOUS FORME DE PAIN NOIR...

« ...La nuit qui précéda Noël, onze camarades ont fêté la naissance du Christ dans le plus complet recueillage, à l'intérieur d'une cabane encore à peu près intacte. Ce ne fut pas chose facile de les réunir parmi le troupeau des désabusés, des sans-espoir et de ceux qui doutent. Mais ceux que j'ai trouvés sont venus volontiers, d'un cœur joyeux. C'est une extraordinaire communauté qui s'est rassemblée pour célébrer la venue au monde de Jésus... »

Il existe beaucoup d'autels dans le vaste monde, mais certainement pas un plus pauvre qu'ici!... Hier encore, des obus de D.C.A. s'empilaient dans la caisse sur laquelle mes mains ont tendu aujourd'hui la tunique gris-vert d'un camarade tombé au combat, auquel j'avais clos les paupières ici même vendredi... J'ai écrit à sa femme une lettre pleine de consolation... Puisse Dieu étendre ses mains sur elle...

J'ai lu à mes jeunots des extraits de l'Evangile selon saint Luc — le deuxième chapitre — du verset 1 au verset XVII, sur Noël. Je leur ai donné la communion sous forme de pain noir, représentant le corps de Notre-Seigneur et, pour eux, j'ai imploré sa grâce et sa miséricorde. Mais je n'ai pas parlé du cinquième précepte...

Les gars étaient assis sur des morceaux de bois, sur des tabourets et leurs yeux se levaient vers moi, paraissant plus grands encore dans leurs visages amaigris. Ils étaient tous jeunes, sauf un qui était âgé de cinquante et un ans. Je suis heureux d'avoir pu apporter dans leur cœur un peu de courage et d'apaisement. Pour finir, nous avons échangé nos adresses et fait le serment, au nom de ceux qui sortiraient vivants de cette guerre, d'aller trouver les parents de tous, et de leur conter comment fut fêtée la Noël 1942...

Dieu vous bénisse, mes parents bien aimés, car le soir tombe... Si Dieu le veut, c'est calmement que nous nous enfoncerons dans le soir et dans la nuit. Mais non pas une nuit infinie. Nous remettons notre vie entre les mains du Seigneur et, s'il est trop tard, puisse sa clémence nous être donnée... »

### DIX-SEPTIEME LETTRE

... SEUL DIEU ETAIT ABSENT...

« ...A Stalingrad, le choix de s'en remettre à Dieu signifie en nier l'existence. Ceci, je dois te le dire, mon cher papa, et j'en ai doublement de la peine. Dès lors que maman me fut enlevée, tu m'as toujours élevé avec la présence de Dieu devant les yeux et devant mon âme... C'est pourquoi je regrette deux fois ces paroles, puisqu'elles sont les dernières et qu'après elles je ne pourrai en prononcer d'autres pour me repentir.

Tu es un sauveur d'âmes, père, et, dans ta dernière lettre, tu ne me parles que de la Vérité ou de ce qu'on croit être la Vérité... J'ai cherché Dieu dans chaque trou d'obus, dans chaque maison détruite, à chaque coin de rue, auprès de chaque camarade, quand j'étais blotti dans un entonnoir, et je l'ai cherché même dans le ciel... Et Dieu ne s'est jamais montré, alors que tout mon cœur criait après lui. Les maisons

étaient éventrées, les camarades aussi courageux ou aussi lâches que moi... Sur la terre ne régnaient que le meurtre et la faim; du ciel se déversaient les bombes et le feu... Seul Dieu était absent!...

Non, père! Dieu n'existe pas!... Ou alors, s'il y a un Dieu, il existe pour vous, dans les missels et les cantiques, dans les sermons remplis de dévotion des curés et des pasteurs; il existe peut-être dans le tintement des cloches et dans les vapeurs d'encens, mais il n'existe pas à Stalingrad! »

### TRENTIEME LETTRE

... IL N'Y A PAS DE VICTOIRE, MON GENERAL...

« ...J'ai ta réponse entre les mains. Ne t'attends donc pas à un remerciement de ma part. Cette lettre sera brève. J'ai cru pouvoir penser, comme je te l'avais demandé, que tu viendrais à mon secours. Tu as été, tu es et tu resteras éternellement un « Juste » et cela, maman et moi le savons bien. Mais il est difficile d'admettre que tu puisses offrir ton propre fils en holocauste à la « Justice ». Je t'avais demandé de me faire rappeler d'ici avant que cette absurdité stratégique ne me fasse mordre la poussière. C'était pour toi très facile : un mot à mon sujet et l'ordre correspondant m'eût atteint. Tu es resté sur tes positions. Très bien, père.

Cette lettre ne sera pas seulement brève : ce sera aussi la dernière que je t'adresse car je n'aurai plus l'occasion d'écrire, même si je le désirais. Il est également inconcevable de penser que je puisse un jour me retrouver devant toi pour te dire ce que je pense. Et, puisqu'il en est ainsi, je me contenterai de te remémorer les mots contenus dans ta lettre du 26 décembre :

« ...Tu as été engagé volontaire. C'est facile d'être soldat en temps de paix, mais la tâche, en temps de guerre, est beaucoup plus lourde. Tu dois rester fidèle à ton drapeau et vaincre avec lui... »

Ces mots sont aussi clairs que ton attitude au cours de ces dernières années. Tu auras l'occasion de te les rappeler encore car le moment vient où, en Allemagne, chaque homme conscient maudira la démesure de cette guerre, et tu mesureras tout le creux de ce mot « drapeau » avec lequel je devais vaincre!...

Il n'y a pas de victoire, mon général! Il y a encore des drapeaux et des hommes qui tombent et, à la fin, il n'y aura plus ni drapeaux, ni soldats... Stalingrad n'est pas une nécessité militaire, mais une entreprise politique. Et, à cette expérience-là, votre fils ne s'associera pas, mon général! Vous lui avez barré un chemin de la vie; il choisira une autre route, dans le sens opposé : elle conduit aussi à la vie, mais de l'autre côté du front.

Repensez à vos paroles et, lorsque la boutique s'effondrera, vous souviendrez du drapeau et vous rectifierez la position ».

(C) Buchet-Chastel - Paris.

## SOLUTION DES MOTS CROISES N° 450

HORIZONTALEMENT :

I. - Détective. — II. - Amenuiser. — III. - Nantir. - Ré. — IV. - Sites. - Ami. — V. - Elan. - Ovin. — VI. - uL. - Volt. — VII. - Sui. - Feula. — VIII. - Erodé. - Eon. — IX. - Sensément.

VERTICALEMENT :

1. - Danseuses. — 2. - Emaillure. — 3. - Tenta. - Ion. — 4. - Entent. - D.S. — 5. - Cuis. - Fée. — 6. - Tir. - Ove. — 7. - Is. - Avouée. — 8. - Vermillon. — 9. - Ereintant.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE